NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 4 1948

Le « Rubicon » de Godefroid Kurth. À propos d'un centenaire

Georges GUITTON (s.j.)

p. 409 - 422

https://www.nrt.be/en/articles/le-rubicon-de-godefroid-kurth-a-propos-d-un-centenaire-2791

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE « RUBICON » DE GODEFROID KURTH

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

Il en est de l'honneur comme de Dieu,
il ne se laisse pas mettre au pluriel :
les dieux ne sont que des idoles,
les honneurs que des hochets.

Extrait de son *Journal.*

« Je suis né à Arlon, écrit Godefroid Kurth, le 11 mai 1847. » Avec un peu de retard, l'université de Liège a voulu, à la fin du mois de janvier, célébrer ce centenaire. Séance académique de haut style, dont la solennité fut tempérée par les témoignages émus de plusieurs anciens disciples, parfois même égayée par l'humour.

Le ministre de l'Instruction publique, Camille Huysmans, présidait, ayant à ses côtés Mgr Kerkhofs, évêque du diocèse, le gouverneur de la province, le ministre d'Etat Paul Tschoffen, le général commandant la circonscription, le président de la Cour d'appel, des sénateurs, des députés et de nombreux recteurs ou doyens d'Universités étrangères. M. Augustin Fliche représentait l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France.

En l'honneur de cet « homme de science, initiateur d'une grande tradition », qui fut en même temps un poète, de ce preux « chevalier au caractère d'un métal pur et sans défaut », qu'une légende déjà de son vivant entourait, les hommages d'admiration, venus des pôles les plus opposés de la pensée religieuse ou politique, furent unanimes.

Quand l'Université de Liège dut, en 1872, remplacer le professeur Adolphe Borgnet qui venait de mourir, l'embarras fut grand. Parmi les « historiens » belges, diplômés, chevronnés, certains occupaient des chaires en des universités sœurs, d'autres ne montraient pas de dispositions pour l'enseignement. Kurth qui, depuis peu d'années, professait à l'athénée de Liège, fut proposé... timidement d'abord et chargé de cours provisoires. Se rappelait-on qu'en 1865, lors du concours général entre tous les athénées du royaume, il avait enlevé trois prix d'honneur, dont un pour l'histoire de Belgique, et qu'il avait, à cette occasion, reçu de Léopold Ier une médaille d'or à l'effigie royale ? Succès précoces, souvent sans lendemain. Titre meilleur au choix qui l'honorait à l'âge de 25 ans : la fascination que le jeune professeur exerçait déjà sur ses élèves de l'athénée.

Lorsque, à la suite des élections législatives de 1878, le gouvernement catholique démissionna, la révocation de Kurth ne tint qu'à un fil. Par crainte de représailles éventuelles... plus tard, le ministre

Frère-Orban se tira d'affaire en instituant à Liège un second cours « libéral », concurrent, d'histoire du moyen âge.

A évoquer cette période pathétique, Monsieur Henri Grégoire qui en vécut, comme étudiant, les derniers soubresauts, — aujourd'hui professeur à l'université de Bruxelles et directeur de la section des Lettres à l'Académie royale, — mit une verve et une ardeur, qui lui valurent toutes les sympathies de l'auditoire.

« A l'athénée de Huy où j'avais étudié, on m'avait mis en garde contre la séduction d'un homme qui allait chercher des lambeaux de la grande histoire dans les vies de saints. Mais bien vite l'enthousiasme de Kurth m'avait conquis, sa foi de prophète me persuadait, même — et l'on devine ce que pareil aveu, chez un helléniste comme Henri Grégoire, cachait de malicieuse vénération, — même quand il proclamait la supériorité de la *Chanson de Roland* sur l'*Iliade*. Cet inspiré, ce croyant chevaleresque aurait cru mentir en dissimulant la moindre de ses convictions ; toujours si respectueux pourtant, que jamais les libéraux ne songèrent à le traiter de fanatique. Les professeurs de Liège alors faisaient de la politique, eh bien oui ! Chacun était citoyen. Les études mêmes y trouvaient leur avantage ; du choc des idées résultait la réaction bienfaisante. » Puis, délaissant ses papiers, la chaire doctorale... et le micro, M. Grégoire se glissait au milieu de la tribune, s'accoudait à la barre, face au ministre Camille Huysmans et, de ses deux avant-bras le mitraillant, les index en pointe, poursuivait : « Ainsi, M. le Ministre, si surprenant que cela puisse paraître, je dois à un semestre d'études sous la direction de l'antisocialiste Francotte, d'avoir pénétré quelque peu — trop peu ? — dans les arcanes mystérieuses du marxisme. » Allusion pleine de sympathie aux opinions de son chef hiérarchique, qui provoqua sur tous les bancs, et même dans les fauteuils confortables des plus graves personnages, une explosion de rires et d'applaudissements.

Un autre étudiant d'alors, « libéral » de famille, de tradition et d'opinion, devenu par la suite grand historien de la Belgique, Henri Pirenne, a jugé plus sévèrement la brimade de Frère-Orban. Elle prétendait, écrit-il, « imposer aux élèves, en vertu de motifs complètement étrangers à la science, le choix du cours qu'il fallait suivre ». Quant à moi « la curiosité fut assez forte pour l'emporter sur le parti pris. Je me glissai, sous la réprobation générale, dans l'auditoire mis en quarantaine par mes camarades. Ce fut un scandale que l'arrivée de ce gibelin parmi tous ces guelfes... Je pensais ne faire parmi eux qu'une courte apparition. Mais ayant été poussé par la curiosité, je fus retenu par l'intérêt et je persistai jusqu'au bout dans ma « désertion ». La chaleur et le coloris d'un exposé qui me révélait la beauté de l'histoire me subjugua, sans que mon « libéralisme » fût mis en péril. Mais je me crus obligé d'honneur de révéler à mon maître que je n'étais pas un de ses « coreligionnaires politiques » et

de m'excuser auprès de lui de n'assister à ses leçons que pour le plaisir et le profit que j'y trouvais. »

A une époque où n'existait dans les universités belges aucun enseignement archéologique ou épigraphique, le principal mérite de Kurth fut d'oser ouvrir, à l'exemple des « séminaires historiques » d'Allemagne, qui s'acclimataient alors en France avec l'École pratique des hautes études, créée en 1868 par Victor Duruy, des « Exercices pratiques d'Histoire ». Là, point de leçons éloquentes ou fleuries. On devait s'y plonger dans l'étude des sources, étudier les règles de la critique, discuter la valeur des témoignages, les confronter, parfois les opposer, afin de les bien choisir. Il fallait, pour cela, réapprendre le latin, apprendre les langues modernes, l'allemand d'abord, s'initier à l'histoire diplomatique, la paléographie, l'épigraphie, l'archéologie, à toutes les sciences auxiliaires de l'histoire. Or, malgré l'aridité de la méthode, tel fut l'enchantement produit, sous la conduite de Kurth, par ces découvertes, qu'après trois ans d'efforts, le novateur triomphait : en novembre 1875, ce « cours pratique », bien que « pratiquement » il ne comptât pas pour le diplôme, ralliait les meilleurs de l'élite de la philosophie et des lettres. Il fallut les répartir en plusieurs séries.

Parfois même il arrivait que des fleurs rares de cette élite, véritables « élus », trois au plus à la fois, étaient admis dans le cabinet de travail du maître, ce sanctuaire qu'a si bien décrit, le 26 janvier, Paul Tschoffen, où l'on voyait « partout des livres ouverts, des manuscrits épars, témoins muets de la lutte obscure et patiente que le maître du passé livrait pour la vérité ».

« Alors, m'a raconté, dans son propre cabinet de travail, Me Paul Tschoffen, Kurth travaillait avec nous ou, plus exactement, travaillait *devant* nous. « J'en suis, nous confiait-il, à tel point de mes recherches sur les Mérovingiens ou la ville de Liège. Vous allez m'aider. » Il s'agissait, par exemple, de savoir si Clovis a été un barbare sanguinaire ou un saint : caricature datant du VIe siècle, ou apothéose imaginée au XIVe ? On travaillait ensemble d'arrache-pied toute une après-midi. Puis, vers sept heures, il nous emmenait à la brasserie boire la bière de Munich. »

Le maître avait une fois, comme dissertation, donné à l'un de ces « élus » ce problème à résoudre : Qui a découvert la houille au pays de Liège ? Plusieurs opinions : dont une avait la préférence de Kurth. Le disciple ne l'ignorait pas et crut bien faire en conduisant son étude dans le sillage du professeur. Quelques jours après, assez fier de son œuvre, il la rapportait. Kurth parcourut la dizaine de feuilles, approuvant, souriant de certaines candeurs, somme toute satisfait. Mais parvenu à la dernière page, il sursauta. L'étudiant ter-

minait ainsi : « L'inventeur de la houille à Liège est Un tel. Ce qu'il fallait démontrer. »

« Mais, Monsieur, l'histoire n'a pas à démontrer. Elle constate et conclut... parfois. Démontrer ! Comment un élève de nos cours spéciaux, et intelligent, bien doué, perspicace, assidu — car vous l'êtes, mon ami — a-t-il pu énoncer pareille énormité ? Tout ce qui précède, pas mal du tout ! Les documents, l'ordonnance, réelles qualités. Mais à partir d'ici... »

Bien que la phrase restât suspendue, un coup de crayon rageur sur le dernier feuillet ne laissait aucun doute sur sa conclusion. Quelques instants après, le maître murmurait encore entre ses dents : « Détestable ! » Mais il y eut, à la brasserie, ce soir-là, double rasade. De part et d'autre on avait eu si chaud !

« Une des victimes de notre professeur, — vraie victime celui-là, — me contait encore un ancien, fut certain chroniqueur pieux d'alors, plein de bonnes intentions, qui signait Jean d'Outremeuse. Kurth en avait fait son ennemi personnel : C'est une honte, Messieurs, ces chroniques, un tissu d'inexactitudes. On ne défend pas la vérité en la sollicitant. »

*
* *

Dans une séance qui prétendait ne laisser dans l'ombre aucun aspect de cette noble physionomie, on ne pouvait omettre son côté « social » et l'appui généreux — que plusieurs qualifièrent d'imprudent — donné par Kurth à la jeune « démocratie chrétienne » pendant les années qui suivirent *Rerum novarum*. De fait, on n'y manqua pas. Mais pas un mot ne fut prononcé qui laissât entrevoir que « le Maître » avait eu, dans ce domaine, des collaborateurs, des chefs, voire « un maître ».

Que l'on n'ait pas signalé l'intrépide Charles de Ponthière, ni les réunions que ce grand ami de Kurth tenait dans son manoir d'Argenteau, à trois lieues de Liège, où se retrouvaient les principaux tenants de la démocratie, soit ! On conçoit qu'une séance d'Académie selecte ne s'aventure pas sur le terrain miné de la politique. L'honorable « directeur de la section des lettres de l'Académie royale », Grégoire, y avait pourtant bien fait exploser quelques bombes !

Mais que personne n'ait rappelé, même par allusion, le maître sous l'égide duquel « à quarante-cinq ans », comme il l'écrit dans son *Journal*, Kurth dut « refaire ses études » : études doctrinales de la philosophie thomiste, d'où jaillissaient, sur « un aspect du monde » qui lui avait jusqu'alors, avoue-t-il, « échappé », d'inappréciables lumières, voilà qui étonne. J'en faisais, le lendemain, la remarque à un membre éminent du barreau de Liège. « C'est impardonnable », enchaîna-t-il d'un ton sec ; « l'un ne se comprend pas sans l'autre. »

Certes, Godefroid Kurth n'a pas attendu la rencontre de l'abbé Pottier pour être démocrate. Parlant de l'école communale d'Arlon, il déclare : « C'est là que je suis devenu ce que je suis, démocrate jusqu'aux moelles. Des journalistes ont prétendu connaître l'origine de mes convictions : la voilà. C'est l'école publique qui m'a trempé pour la vie ; s'il est une chose dont je bénis le Bon Dieu, c'est d'avoir eu dès l'enfance mon coude contre le coude de l'enfant pauvre, et mon cœur contre le sien. »

En 1886, lorsque les émeutes révolutionnaires firent trembler le bassin de Charleroi, incendièrent des usines, détruisirent les verreries de Jumet, Kurth ne put les ignorer ; d'autant que ce mouvement ouvrier, guidé par des agents provocateurs, était parti de Liège. Mais quand la vaste enquête du Travail, entreprise alors sur l'ordre du premier ministre Beernaert, eut révélé dans toute leur hideur certaines plaies sociales (journées de 11 et 12 heures, pour des salaires de 2 à 3 francs ; enfants de sept ans dans les verreries, à qui 12 heures de travail à quelques pas des fours rapportaient 75 centimes ; effroyable mortalité de la jeunesse ouvrière ; manque total d'assurances contre les accidents, la maladie, la vieillesse), lorsque Kurth eut connaissance de ces misères qu'à l'exemple de la plupart des « bien pensants » il soupçonnait à peine, lui que révoltait déjà comme un « impôt sordide » la simple taxe, pourtant fort anodine, des chaises dans les églises, éprouva, nous le croyons volontiers, un frémissement de révolte. Ces révélations, quel camouflet pour la *Civilisation moderne* dont, précisément en cette année 1886, il publiait, en deux gros in-8°, *Les Origines*. Mais si vibrant de sens social que fût Godefroid Kurth, il ne possédait, comme ceux de sa génération, qu'une connaissance bien rudimentaire de la science sociale.

A cette époque, d'ailleurs, ses études le retiennent fort éloigné des préoccupations contemporaines. Outre son cours sur l'*Histoire politique du moyen âge*, qu'il poursuit avec la même maîtrise, il médite son *Histoire poétique des Mérovingiens*. L'érudit converse avec Grégoire de Tours et Frédégaire ; le poète tâche d'arracher leurs secrets aux ombres fugitives de Clovis et de Clotilde.

Mais voici qu'aux clameurs de la détresse populaire, la voix d'un prêtre a fait écho. C'est un apôtre, et c'est un homme de science, qui enseigne la théologie morale au grand séminaire. En septembre 1890, au congrès des œuvres sociales de Liège, le 3e que Mgr Doutreloux organisait depuis les émeutes, dans un rapport qui, imprimé, ne remplira pas moins de 28 pages, face aux égoïsmes trembleurs qui ne voyaient dans les manifestations de 1886 qu'une révolte criminelle sans fondement, l'abbé Pottier, à la lumière de la tradition chrétienne, rétablissait la vérité. Sous un titre qui, même parmi certains congressistes mais surtout au dehors, fit scandale : *Ce qu'il y a de légitime dans les revendications ouvrières*, il traitait de ces ques-

tions, aujourd'hui banales, mais qui constituaient, pour le grand public d'alors, une vraie nouveauté : minimum de salaire, juste salaire, salaire familial. « *Le juste salaire !* s'écria le représentant d'une grosse firme industrielle. Comme s'il pouvait y avoir d'autre *juste salaire* que le salaire librement consenti par un conseil d'administration d'après le rendement de la production ! »... Kurth réfléchissait.

L'année suivante, ce n'était plus simplement un pauvre prêtre de Liège qui parlait, mais le Vicaire de Jésus-Christ, pour le monde entier, avec son encyclique sur la *Condition des ouvriers.*

Et Kurth qui d'abord peut-être, en ces foules hurlantes réclamant justice le blasphème à la bouche, avait eu comme la vision des hordes sauvages qui dévastèrent le monde antique, se sentit tout à coup soulevé d'une immense espérance. Ces deux frêles silhouettes, de Pottier à Liège, de Léon XIII à Rome, n'était-ce pas l'Eglise qui accueillait les « nouveaux Barbares », cette même Eglise qui, en inclinant devant Dieu le front du fier Sicambre avant de le baptiser, l'avait décrassé de sa barbarie pour greffer plus solide en lui son titre futur de noblesse ?

Dès lors, Kurth assista au cours public de l'abbé Pottier, sans respect humain, attentif, docile, un peu méfiant tout de même quand il entendait le maître en théologie sortir de son domaine pour s'aventurer sur celui de l'histoire, n'hésitant pas à le reprendre s'il manifestait ou trop d'indulgence pour le Moyen âge ou trop de sévérité pour la Renaissance. En pareille matière, c'était lui « le maître » et, comme il le disait parfois en souriant, dans l'intimité, « là, Godefroid Kurth n'est pas un imbécile ».

Cependant, pour contribuer à diminuer les « misères imméritées » dénoncées par Léon XIII dans la *Condition des ouvriers,* l'enthousiaste néophyte eût préféré pouvoir se passer des luttes politiques. Il comprenait bien que, sans l'appui des lois et par conséquent des législateurs, on n'obtiendrait quasi rien : autant en emporterait le vent ! L'abbé Pottier le pressait d'adhérer à la jeune *Union démocratique.* Or, il écrivait à cette époque dans son *Journal* : « J'ai vieilli (il avait quarante-cinq ans !), j'ai combattu, je vois se lever l'heure du triomphe ; mes ennemis sont à terre ; on vient à moi ; les succès littéraires m'arrivent ; je suis une force et on me traite comme si j'étais un grand homme. Je vais pouvoir me reposer, goûter le fruit de mon travail. De vastes projets s'élèvent... ». S'il se laissait entraîner à de nouvelles batailles, qui heurteraient forcément des amis, des compagnons d'armes, voire des admirateurs, il pressent que ces amitiés perdues, remplacées par des incompréhensions, critiques, blâmes, dédain, compassion (« Ce pauvre Kurth ! »), retournées peut-être en inimitiés, pèseraient sur son âme si émotive comme un tourment — *un remords* — *de tous les jours* (« *Quelle folie !* »).

Et pourtant il se décida. Pourquoi ? Le simple relevé de son *Jour-*

nal est plus éloquent que tous les éloges : « Un homme qui est son passionné et mortel ennemi [ennemi de l'abbé Pottier] m'entretint de ses espérances de le faire condamner à Rome et renvoyer comme curé dans une petite paroisse. Il me sembla que je ne pouvais permettre cela : Je parlai. »

Vers le milieu de janvier 1893, Kurth acceptait « d'entrer dans le comité de rédaction du *Bien du Peuple* », l'organe de l'Union démocratique ; et le 22 janvier, il inaugurait sa carrière politique de journaliste par une lettre à l'abbé Pottier qui couvrait plusieurs colonnes.

On y lisait : « Je suis heureux de vous donner un témoignage de ma sympathie pour la cause dont vous vous êtes fait le généreux et dévoué champion. Je le suis surtout de pouvoir vous montrer combien j'apprécie votre fécond apostolat auprès du peuple ouvrier...

« Une féodalité industrielle, infiniment plus oppressive que la féodalité territoriale d'autrefois est parvenue à *imposer un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires...* (1).

« Il n'y a pas de fatalité économique assez forte pour empêcher la civilisation de respecter le droit imprescriptible de tous ses membres à une situation honorable. La société chrétienne est assez libre pour être juste ; et c'est un blasphème d'insinuer que la dégradation sociale d'un grand nombre de nos semblables puisse entrer, pour si peu que ce soit, dans le plan providentiel du monde...

« Que la classe ouvrière puisse être, dans une nation civilisée, un organisme influent et respecté, jouissant de ses droits propres et sachant, à l'occasion, les défendre, c'est ce que démontre à suffisance l'histoire de notre régime communal au moyen âge. Pourquoi, sous une forme appropriée aux besoins d'une société plus vaste et plus complexe, ne redeviendrait-elle pas au XXe siècle ce qu'elle était dès le XIIIe ?... »

Tout le reste du document était de la même encre. Kurth mettait en garde contre « l'anarchie révolutionnaire », qui « aboutirait inévitablement, peut-être après un très court essai de l'utopie socialiste, au despotisme de quelque prétendu sauveur ». Il rappelait l'obligation de « porter aux multitudes un programme ouvrier contenant la formule de toutes les revendications légitimes de la classe populaire », programme qui devra s'inspirer de cette « grande charte d'affranchissement du prolétariat » qu'est l'Encyclique de Léon XIII. Puis il concluait :

« Nos contemporains feront bien d'y réfléchir : dans peu de temps, ils n'auront plus que le choix entre la démocratie catholique et la démagogie socialiste. Malheur à nous si nous fermions les yeux à l'urgence de cette formidable alternative ! »

---

(1) Ces mots, soulignés par Kurth, sont empruntés à Léon XIII.

« Ce fut, confiera-t-il plus tard à ses notes intimes, mon *passage du Rubicon* ; il a marqué une phase de mon existence... » Même parmi ceux qui ne purent s'empêcher d'admirer ce noble courage, il y en eut qui le blâmèrent. Mais Kurth ne regretta jamais rien. « J'ai parfois douté de ce que je devais écrire, jamais de ce que je devais faire. »

Dans son allocution d'ouverture, le recteur de l'Université de Liège rappelait, à ce sujet, que les adversaires de Kurth le traitèrent parfois de « don Quichotte ». Mais j'ai peur que plusieurs n'aient lancé cette raillerie qu'avec une secrète envie, et parce qu'ils étaient honteux de se sentir irrémédiablement une âme de Sancho Pança.

*
* *

Voilà donc ce vaillant, contre les intérêts de la science pure, contre ses propres intérêts, mais par la force de ses convictions, lancé dans la bagarre politique, avec une fougue à laquelle ne le prédisposait que trop son tempérament messianique.

Dans ces mêlées houleuses où se heurtent les ambitions, les jalousies, parfois les haines, où chaque jour des incidents, souvent cruels, surgissent d'une trappe sournoise, anéantissant en une flambée le bon travail de plusieurs mois, les occasions de s'indigner s'offraient à Kurth autrement plus graves que les incorrections ou les maladresses d'une dissertation juvénile. Incapable, au début, de soupçonner la perfidie chez un adversaire, il entrait, quand il l'avait découverte, en de saintes colères : ce n'était plus seulement de coups de crayon rageurs, déchirant un papier, qu'il rêvait alors. L'archevêque Turpin ne s'en fût pas contenté ; et cependant Turpin était un prêtre... Saura-t-on jamais de quel prix fut, en pareilles circonstances, pour calmer l'ardent chevalier, l'ardente charité de ce prêtre d'une autre chanson de geste toute moderne — légende dorée plutôt — qui, dans ses combats politiques, prétendait n'employer que l'évangélique douceur, l'abbé Pottier ? Me Depresseux, bâtonnier de l'ordre des avocats, m'a conté l'admiration qu'il en éprouva, au cours de maints épisodes dont il fut le témoin entre quinze et vingt ans.

Très vite s'était posée la question cruciale de l'union entre catholiques pour les luttes électorales. Les démocrates allaient-ils, en délaissant les listes du parti, presque uniquement composées de « conservateurs », faire bande à part, liste à part, au risque d'affaiblir le « parti catholique » et, en dispersant les voix, faire le jeu des adversaires ? « Pas de liste séparée, disaient les uns ; l'union fait la force. » — « A la condition, criaient les autres, exaltés dès avant la bataille, qu'on ne veuille pas unir les canailles et les honnêtes gens ! » — « Pourtant, répliquait Pottier, le Christ n'a-t-il pas dit : « Qu'ils **soient un comme vous, mon Père, et moi nous sommes un ?** » Ac-

ceptons de prendre place sur les listes communes. » Alors Kurth intervenait. Pour son âme droite, farouchement sincère, toute cuisine électorale, toute combinaison de couloir, toutes les coulisses répugnaient : « Non, en scène ! au plein jour ! Des coups, ce sont les seuls arguments que les Sarrazins comprennent... » — « Mais non, *mon professeur,* au contraire, l'Evangile le déclare, ce sont les doux qui posséderont la terre. Pour moi, je me mettrais plutôt à genoux pour que les conservateurs nous fassent une place sur la liste... ».

Cet avis prévalut. Et sur la liste commune, les candidats démocrates se livrèrent, pieds et poings liés, à tous les traquenards que permettaient le régime censitaire, le panachage et les suffrages préférentiels. Sous le régime censitaire en effet, où certains bénéficiaient de trois ou quatre voix, il suffisait de quelques électeurs privilégiés pour faire pencher la balance.

On le vit bien aux élections communales de novembre 1895. Furent élus 10 libéraux, 9 socialistes, 12 catholiques, parmi lesquels pas un seul démocrate chrétien. Les conservateurs les avaient attirés sur la liste, pour bénéficier des voix ouvrières, mais en évitant de leur accorder toutes les leurs. On devine les fureurs. Les ultras de l'Union démocratique crièrent à la trahison. En me contant privément ces batailles, dont il avait été aussi, âgé de dix-sept ans, le témoin très oculaire et très auriculaire, Me Tschoffen me disait avec un indulgent sourire : « Ce n'était évidemment pas le *fair play !* » Puis, poursuivant avec l'impassibilité de l'homme qui « en a vu bien d'autres » au cours d'un demi-siècle de carrière politique, il me conta : « Convoqués en assemblée générale, plusieurs milliers de mécontents réclamaient des explications ; beaucoup tempêtaient et vociféraient. Il s'agissait de commenter les élections et d'apaiser la foule. Kurth fut désigné. Parfaitement qualifié pour expliquer dans le moindre détail les événements, je ne sais s'il l'était autant pour calmer les passions. Loyalement résolu à empêcher la rupture d'avec le Parti catholique, et, non moins loyalement indigné de la « trahison » de quelques extrémistes réactionnaires, il crut nécessaire de jeter du lest : « Quelle ne serait pas notre injustice si nous rendions nos alliés de l'Union catholique responsables de la défection d'une poignée de traîtres ! Car ils n'ont été qu'une poignée, une centaine d'électeurs à quatre voix... Ils ne sont que cent ces réactionnaires impénitents. Qu'ils restent donc au numéro qui leur convient, ces coffres-forts en délire, ces coffres-forts en ribotte ! Mammon est leur maître et leur dieu. » De tout le reste du discours, qui fut un appel pathétique à l'union et qui, sauf sur les ultras, obtint gain de cause, les comptes rendus de la presse firent à peu près silence. On ne retint que la pittoresque apostrophe aux coffres-forts. Et notre maître fut dès lors classé parmi les démagogues, indésirables dans les salons de bonne compagnie. »

Les craintes de Kurth se réalisèrent : l'abandon successif de tous

ses anciens amis. En mars 1886, au moment où paraissait son *Clovis*, un de ses intimes, Jules Helbig, historien et critique d'art, s'était oublié jusqu'à se joindre aux signataires d'une lettre-réquisitoire adressée contre lui à l'archevêque de Malines, le cardinal Goossens. Il vint s'en excuser auprès de Kurth.

« Sa main se tendit vers la mienne ; la mienne tomba dans la sienne ; elles échangèrent une étreinte froide et inerte... Il chercha un sujet de conversation quelconque pour faire une sortie ; je ne l'aidai pas, et il ne trouva rien... Quand la porte fut retombée sur *le dernier de mes amis liégeois*, je sentis au cœur, ô mon Dieu ! quelque chose qui me pénétra comme le froid de la mort. « Vous vous isolerez de plus en plus », m'avait dit ce malheureux qui venait, de concert avec les autres, de me dénoncer au pays tout entier, comme s'il ne suffisait pas que je fusse le lépreux de la *Cité de Liège*.

« J'avais prévu ce qui arrivait... Mais, malgré une vieille expérience, je ne savais pas que la réalité serait si dure. » Ce qui ne l'empêcha pas d'attester, dans la page même qui raconte son « passage du Rubicon » : « *Il a rempli ma vie de maux sans nombre ; mais je ne le regrette point* et je referais le même pas sans hésiter s'il était encore à faire aujourd'hui (2). »

Kurth se consolait en publiant *Sainte Clotilde* (1897). Ayant trouvé une Dame de ses pensées, qui était au surplus grande amie du Christ, il la faisait revivre en poète, malgré l'indigence des documents, et la chantait avec la piété d'un troubadour.

Ce sont ces deux ouvrages, *Clovis* et *Sainte Clotilde*, et plus encore l'*Histoire des Mérovingiens*, qui permirent à M. Augustin Fliche de saluer en Kurth l'homme qui donna de solides assises scientifiques à l'histoire du royaume des Francs. A l'entendre évoquer l'enchantement qu'il éprouva tout jeune à lire la vie de *Clovis*, qu'on lui avait remis « en prix » à la fin d'une année scolaire, nous avions l'impression qu'il attribuait à Kurth la première étincelle de sa propre vocation d'historien.

*
* *

Il ne faudrait toutefois pas prendre au pied de la lettre cet abandon du *dernier de ses amis*. Lorsque, le 20 novembre 1898, l'université de Liège organisa en l'honneur du maître une manifestation, pour fêter « le 25e anniversaire de la fondation de son Cours pratique d'histoire », parmi les membres du comité organisateur on relève, à côté des noms d'Henri Pirenne, de Dom Ursmer Berlière, bénédictin de Maredsous, de Victor Brants, professeur à l'université de Lou-

(2) Je m'excuse de souligner des paroles que Kurth eût trouvées sans doute toutes simples et naturelles.

vain, du R. Père Charles De Smedt, bollandiste, de Karl Hanquet, de Paul Tschoffen, étudiant, et d'une trentaine d'autres, celui de Jules Helbig, alors vice-président de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège. Le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, M. Schollaert, ne s'était pas contenté de son titre de « président d'honneur » ; il était venu de sa personne rehausser l'éclat de ces noces d'argent. Dans son allocution finale, il déclara non seulement : « C'est avec bonheur que je salue mon ami, M. Kurth et que je proclame, comme interprète du Gouvernement, notre admiration pour le grand savant qui honore l'université de Liège et le pays tout entier. » Pour bien souligner la portée de sa présence il ajoutait, lui, chef des plus en vue du parti catholique : « Je me plais aussi à rendre un hommage public aux convictions sincères et généreuses que M. Kurth a si noblement manifestées dans les mauvais comme dans les bons jours. » Paroles qui méritent, pour la gloire de la vertu de fidélité, d'être sauvées de l'oubli et que les historiens ou philosophes, soucieux dans l'avenir d'écrire un nouveau traité *De Amicitia*, devront pieusement recueillir.

Huit ans s'écoulèrent, au cours desquels, en plus de sa collaboration habituelle à de nombreuses revues, Kurth publiait *L'Eglise aux tournants de l'histoire* (1900), *Saint Boniface* (1902), *Notger de Liège, évêque et homme d'état* (1905) ; il continuait aussi à préparer l'histoire de la *Cité de Liège*, œuvre de sa vie tout entière, qui commencerait à paraître en 1910.

Mais à cette époque, le maître n'était plus professeur. En 1906, après avoir été nommé à titre de réparation, — en même temps que Charles de Ponthière et deux autres démocrates — vice-président de l'Union catholique de Liège, il avait pris volontairement sa retraite en demandant « l'éméritat ». A la fin de cette même année, le roi lui confiait la direction de l'Institut historique belge de Rome, où il succédait à dom Berlière.

Ce poste, qu'il n'avait aucunement sollicité, s'il ne fut pas un poste de repos, lui procura une immense joie... et des loisirs. Exempt des soucis astreignants de l'enseignement, il put, en dehors des devoirs de réceptions et d'aide à de « jeunes docteurs en histoire », que lui imposait sa charge, achever ses travaux sur Liège, et en ébaucher d'autres, comme *La nationalité belge* et *Le VIe siècle*, ce dernier resté inachevé. « Jamais je n'ai autant travaillé, répétait-il souvent, ni d'aussi bon cœur. »

Serviteur de la science, il eut à Rome, plus encore qu'ailleurs, l'occasion de servir l'Eglise. Chose curieuse, au cours de la séance du 26 janvier, ce fut le fort peu catholique — mais sympathique — Henri Grégoire, qui rappela, d'une façon bien inattendue, ce genre de service que seuls peuvent rendre à l'Eglise des savants incontestés et

sans reproche. « C'est, je crois bien, déclara tout à coup M. Grégoire, Godefroid Kurth, *cet ami chevaleresque du Père Delehaye,* qui fit arracher cet éminent bollandiste de la charrette où l'on prétendait, avec ses *Légendes hagiographiques,* le conduire au poteau de l'index. » Et abandonnant derechef la chaire doctorale et le micro, mais cette fois en brandissant un papier mystérieux : « Je vais peut-être, déclara-t-il, commettre une très grosse indiscrétion... Voici une lettre écrite de Rome, par Kurth, le 13 décembre 1913, à l'un de ses amis de Belgique. » Et il lut, avec un tremolo, baissant la voix, comme s'il s'agissait d'un secret : « L'affaire du P. Delehaye m'inspire à nouveau les plus vives inquiétudes. On a pu le sauver au printemps ; y parviendra-t-on cette fois ? Le Pape avait fait des déclarations rassurantes, mais l'entourage du Pape ne l'entend pas ainsi, et je crains qu'on ne fasse signer au Saint-Père le contraire de ce qu'il veut... ». Puis, son papier replié, Henri Grégoire continuait : « C'est auprès du président des bollandistes, le R. Père Paul Peeters, mon conseiller habituel en pareilles matières, que je suis allé prendre mes renseignements. » Mais il n'y avait à lire cette lettre aucune indiscrétion, puisque ce document est entièrement reproduit par Fernand Neuray dans sa biographie de Godefroid Kurth (p. 145), parue en 1931.

Ce qu'il importe de souligner, — et nous ne saurions trop remercier M. Grégoire de nous donner l'occasion, — c'est que, de la part d'un historien, fournir son aide au Pape, par de sages avis, en des matières où l'on jouit d'une compétence certaine et reconnue, pour qu'il se tienne en garde contre certaines personnalités de son « entourage » (leur chef alors s'appelait Benigni), et pour que le Saint-Père ne signe pas « le contraire de ce qu'il veut », c'est un des plus éminents services qu'un fils respectueux, comme l'était Kurth, et catholique romain jusqu'aux moelles, pouvait rendre au Souverain Pontife. Quant aux moyens employés par Kurth pour soustraire les *Légendes hagiographiques* aux menaces de l'*index,* je n'en ai pas la moindre idée ; j'ignore au surplus si son intervention fut nécessaire. Mais alors même que j'aurais pénétré tous ces secrets, je ne me reconnaîtrais pas l'autorité d'Henri Grégoire pour risquer la « très grosse indiscrétion » de les révéler.

*
* *

Il appartenait au ministre d'Etat Paul Tschoffen, ancien disciple de Kurth et vétéran des luttes démocratiques, de mettre un point final à cette académique séance. Il le fit avec une noble distinction. Nous en retiendrons seulement quelques phrases, qui nous serviront de conclusion :

« Au moment de vous parler de lui, l'émotion l'emporte sur les enseignements que j'ai reçus dans votre Université : Godefroid Kurth

c'est ma lointaine jeunesse, ou plutôt ce qu'il y a de meilleur en elle, qui me remonte au cœur.

» Je garderai toujours le souvenir et comme la vision matérielle du premier contact que j'ai eu avec lui.

» Etudiants de première année, nous assistions à la leçon inaugurale de son cours d'histoire du moyen âge.

» Il gagna sa chaire, de cette démarche un peu pesante qui attachait si fermement au sol cet idéaliste, il posa sur son auditoire ce regard — beau comme un diamant noir — où se mêlaient si étrangement la bonté d'un cœur pitoyable à toutes les souffrances, l'acuité perçante du chercheur, la flamme sombre et profonde du poète et du prophète... Nous étions conquis... »

« Quelques jours se passent et, perdu dans une foule déchaînée, je le retrouvai ; il occupait une tribune populaire : trois mille passions grondaient qu'il dominait de sa haute stature, autant d'entêtements et de colères se refusaient à supporter sa parole généreuse ; et lui, le geste nerveux, une flamme dans les yeux, la voix conquérante, grandi encore par son isolement, les forçait à reconnaître que son amour était plus fort que leur haine et les jetait sur les voies de la justice — malgré eux.

» Je ne compris que plus tard l'admirable unité morale qui unissait en lui l'homme des livres et l'homme des foules et les raisons profondes du sacrifice douloureux que, chaque jour, le premier consentait au second. »

« L'Evangile l'avait pénétré de l'enseignement que puisent dans la parabole des talents ceux qui portent la lourde charge des dons et de l'intelligence et il croyait n'avoir beaucoup reçu que pour donner davantage... »

« Certes, il était si grand que tout ce qui est généreux est en droit de se réclamer de son nom, mais nous pouvons bien dire qu'il a donné au mouvement social chrétien le meilleur de lui-même... »

« Son indépendance gardait, mieux que beaucoup de soumissions, le sens de l'autorité, mais il aimait à en tracer les limites précises et à en assurer l'exercice à l'abri de toute tyrannie.

» Il rêvait d'une Constitution qui tempérerait l'absolutisme des princes par le contrôle des peuples et se protégerait contre les égarements des peuples par la sagesse des princes. Ne nous étonnons donc pas de la sévérité des jugements dont il a flagellé l'absolutisme royal et comprenons la prédilection avec laquelle il a défendu le XIIIe, le XIVe, le XVe et le XVIe siècles contre les attaques d'une passion qui n'était pas incompatible avec quelque ignorance... »

« On lui a reproché d'enseigner l'histoire comme un poète.

» Ne devrait-on pas plutôt lui savoir gré d'avoir mis de la beauté dans le réel ?

» Et nous, remercions-le de nous avoir légué son œuvre, plus belle que la vie et le souvenir de sa vie, plus belle que son œuvre... ».

« Ecoutons-le encore dire à un congrès d'ouvriers chrétiens :

« Quand le plus humble travailleur vivra avec sa famille d'une vie » décente, quand, victime d'un accident ou d'une maladie, il ne verra » plus la misère s'asseoir à son foyer ; quand la vieillesse lui arra- » chant des mains l'outil qui lui donnait son pain, il ne tombera plus » à charge de sa famille ou de la bienfaisance publique ; quand, pour » tout dire d'un mot, il n'y aura plus de misère imméritée, quand se » sera recréée une aristocratie du travail, alors venez frapper sur la » pierre qui recouvrira mon corps et criez-moi : « Kurth, ça y est ! » » Mes ossements tressailliront et je me réjouirai dans mon tom- » beau. »

« Non, cela n'est pas neuf, mais c'est la sincérité qui est émouvante — et qui est conquérante.

» Et il y a un domaine dans lequel jamais il ne sera dépassé, c'est celui de la générosité.

» Il fut soldat des causes justes et qui semblaient perdues.

» Nous savions bien ce qu'il fallait lui dire pour obtenir son aide : « Monsieur le Professeur, nous sommes abandonnés par tous ; il n'y a que vous... ». Et sans vouloir s'apercevoir qu'on abusait de lui, il nous répondait : J'y serai.

» S'il fallait sur sa tombe graver une épitaphe, je la demanderais à cette langue latine dont il aimait tant la forte concision :

« *Victrix causa Diis placuit sed Victa Catoni.* »

» Je traduis librement :

« Les causes qui triomphent, les puissants les font leurs ; mais » *quand la justice est menacée, c'est l'heure du courage* »...

Georges GUITTON, S. I.